

de jeune fille

Un certain type d'effort devenu impossible un certain type d'effort devenu délicieux (quel est ce mot, délicieux, quelqu'un que je n'aime pas l'utilisait hors de propos s'agissant de plaisirs sexuels, quelqu'un d'autre dit qu'il n'aime pas quand je mâchouille les mots il croit qu'il préfère quand les mots s'envolent, mais mâchouiller n'est pas le mot, triturer est le mot, les mots ne s'envolent pas et il n'y a que les mots à triturer lui dis-je, il n'y a qu'en triturant que, il n'y a qu'à triturer), j'étais là, un certain type d'effort devenu impossible un certain type d'effort devenu aisé peut-être à force de trituration, à deux doigts du solstice d'été, quand une certitude m'est tombée dessus, c'est à certitude que va toute mon attention, et à tomber dessus, il y avait une traînée dans le ciel dont le rose se déposait sur une fleur à côté de mes genoux, cette fleur s'appelle œil de jeune fille, tête d'œillet jaune à côté de mes genoux, le rose du ciel se déposait sur ce jaune où des mouchillons s'attardaient, les jours les plus longs tirent à l'extrême, il est vingt-deux heures passées, ils tirent à l'extrême mais ils basculent dans le noir comme n'importe quel jour d'hiver quand les yeux de jeune fille sont crevés, que le sol est dur comme une tombe, les corneilles affairées mes genoux protégés, ce qui nous tombe dessus, l'enlèvement des couleurs à la nuit tombée, la

disparition des mouchérons, petites fins dont il ne faudrait pas souffrir mais j'étais là, tombée sur moi une certitude, efforts ou pas ciel rose puis noir, vol de mouchaillons entêtés, de la jeune fille l'œil, les genoux carrés quoi d'autre, sur mes pieds.

des pères

Admettons, je suis allée à l'école à deux ans, et admettons que ça ait commencé là, à l'école, quarante et un moins deux, trente-neuf ans que je souhaite sa fête à mon père, pas la saint Joseph la fête des pères, la fête de mon père trente-neuf fois et lui, soixante-dix-huit moins trente-neuf égalent trente-neuf, lui autant de temps sans moi pour lui fêter sa paternité qu'avec moi et mon bonne fête papa, mais il ne faut pas oublier mes deux premières années il ne faut pas en profiter pour déclarer que mon père est resté autant de temps sans moi qu'avec, d'autant que l'heure tourne et que mon père est encore là, que je suis encore là, bien sûr nous pourrions terminer de compter ensemble mais il est plus probable que l'un d'entre nous continuera de compter seul les années sans l'autre, ce que mon père a fait avant ma naissance, il l'a déjà fait je ne lui souhaite pas d'avoir à le refaire je ne le lui souhaite pas, bien que sans doute mon père ne compte pas comme moi il ne compte pas les mêmes choses et pas avec les mêmes unités, ce comptage-là sans doute n'est qu'à moi (c'est ainsi que je m'exprimerais jour après jour si je le pouvais, je dirais n'est qu'à moi, je dirais sans doute n'est qu'à moi), j'aurais aimé pouvoir partager ça avec mon père j'aurais aimé en arriver là, exprimer

compter partager, pouvoir pouvoir, mais j'aurais
aimé a été le plus fort, sans doute n'est qu'à moi.

Ni chaud ni froid, je vois le ciel mais je ne sens pas le temps, sauf pour la pluie, la pluie est une surprise heureuse chaque fois je ne m'en protège pas, est-ce que j'y trouve de la douceur (je ne connais pas ce mot), est-ce que j'y trouve ce que je ne connais pas ou est-ce seulement de la joie, une perturbation joyeuse dans l'ordre des choses, je m'y expose et j'y prends goût, je prends goût à la perturbation en dévalant la pente d'herbe, l'eau de pluie garde le contact avec moi, sa température n'est jamais la mienne est-ce pour ça, qu'elle me touche, plus, que la main de ma mère qui ne peut être qu'en un endroit à la fois, le ciel est bas, épais, il y a parfois des coups de tonnerre et nous devons penser à ne pas nous abriter sous un arbre isolé, autour de moi il me semble il n'y a que des arbres isolés les toits sont loin, la maison, j'en choisis un au tronc court un déjà déplumé, moi, et lui, sûrement pas assez costauds pour attirer la foudre.

Ni chaud ni froid, je vois le ciel mais je ne sens pas le temps, sauf pour la pluie, la pluie est une surprise heureuse chaque fois je ne m'en protège pas, est-ce là (est-ce là seulement) que je trouve

ce que je ne connais pas, totale compagnie, l'eau de pluie se précipite sur moi, conversation nourrie, que j'avance ou que je stagne, je vois mes pieds lavés mes pieds qui brillent, le petit vernis des ongles clairs et les gouttes lentes sur la malléole désaxée, écorchures des tibias ouvertures des genoux, plaies résistantes sous le pansement gorgé d'eau, que je perds, ou que j'arrache, moi guérie fantôme suintant des cicatrices me fixe, depuis la gaze, pâle fantôme, en miroir, jeté sous un buisson où il est encore à se décomposer.

J'ai mangé des bananes dans la cabane, j'ai mangé des mûres que j'ai payées avec des pierres, de la boue sèche, des poires dures comme des pierres payées avec des feuilles, j'ai mangé des noix vertes payées avec des herbes, j'ai sucé des coucous payés avec des pâquerettes, j'ai léché des ardoises, j'ai léché des galets striés de blanc, vanille et chocolat si on veut et si on ne veut pas on lèche quand même c'est l'heure de lécher et c'est l'heure de ne pas se plaindre, dans le bois, j'ai rampé, dans la cabane sans fenêtre, les genoux assassinent les rampants, dans le noir, les mains écrasent les chairs et ma tête fait oui, oui fait ma tête de chien, et chienne, chiot, écervelé, tête de, ne sait pas dire non, fils de, comment dire non, fille de, chien dans chienne.

Quand j'aurai dit non non m'apparaîtra comme le meilleur des mots, non sera un nom pour moi (ceci n'est pas un jeu), je sais, je sais que non n'est pas un nom mais c'est un nom pour moi, c'est le nom de mes frontières le nom de ma peau c'est ma deuxième peau, c'est un génie je n'ai pas de dieu, non me fait qui je suis, fille du non je suis, avec non je respire, oui ne fait rien

de tel pour moi et oui ne veut pas tant dire, oui feint d'être bon mais oui ment la plupart du temps oui est un mensonge, et ne se soucie pas que je respire, se fout que j'étouffe, n'entend rien ne voit rien, oui n'est qu'un caillou craché dans l'eau, rejoint au fond du lac d'autres cailloux, quand non brille dans ma bouche, me fait écho ne me quitte pas lave ma peau, chante, fait chanter par à-coups ma cervelle de chiot.

Le lac qu'on appelait tortue, a la forme de mon œil droit, par la gauche je ne sais pas j'arrive toujours par la droite mon œil droit est faible, ma droite est faible, mon œil droit est insuffisant il ne soutient pas il ne sait pas soutenir il se dérobe, sur la droite, (personne ne sait cela) en se dérobant il voit des choses, avant de disparaître de l'autre côté sur la droite il entrevoit ce que normalement il ne devrait pas, voir, quand il a tourné de l'autre côté, noir il se souvient de ce qu'il a entrevu et ça lui dure, risque (peur) d'être aveugle fait tout entrevoir et tout durer.

Le lac que j'appelais mon œil, surface claire juste par temps clair, juste miroir, sinon fond à la surface fond épais fond profond (plus de surface), immédiat fond, fait de peur petit poisson, petit poisson aveugle évite la collision, résiste et tente de grouiller, se fait pêcher dans le noir, vie de vase vie de friture, a frétille fini de frétille, arête à nu dans les roseaux, sucée jusqu'à la tête jetée en pâture aux rats d'eau, mangeraient tes pieds sinon, raffolent de tes jolis pieds, sinon t'attraperaient par les pieds sans plus te lâcher mais, j'ai, des bottes, d'homme, cuissardes que personne ne peut attraper, je

marche sur le fond du lac j'enfoncé, j'écrase sous
la plante de mes pieds l'hameçon perdu, le bidon
percé la fourche rouillée, fantôme de petit
poisson aveugle désir des rats d'eau.